**1000 %**

Elle reçoit des décharges électriques. D’un coup, comme ça. Elle se sent comme en surcharge, mais calme. Elle connaît la suite : énervée, attristée, puis la montagne de larmes arrive. Elle ne se sent pas bien. Une envie soudaine la saisit de quitter sa chaise de salle 101, où fermente son envie de partir depuis longtemps. Oui, sortir, sortir de cette salle dans laquelle un professeur parle pour rien, se dit-elle. Elle veut partir, partir furtivement, et courir, courir jusqu’à épuiser ses jambes, ses poumons, son cœur, sa batterie en surcharge depuis tout à l’heure ! D’un coup, la tête lui tourne, la boule fait son apparition dans sa gorge. C’est le signal. Elle se sent mal et lève la main. Elle quitte la salle. Vite, il faut qu’elle se dépêche si elle n’a pas envie d’exploser en mille morceaux.

Elle arrive aux toilettes. Elle se met en boule. Elle s’arrache les cheveux, elle hurle intérieurement, elle a envie de tout casser. Elle serre les poings. Elle se déteste. Tout d’un coup, elle se relâche, et la haine se transforme en larmes chaudes qui coulent le long de son visage. Elle cale sa tête contre la porte, et se laisse envahir par les sanglots. Elle pleure, pleure, pleure, longtemps. La sonnerie retentit. Tant pis. Elle ne bouge pas. Elle restera là, tant que ses larmes couleront. Elles continuent d’affluer. Ce n’est pas un problème.

La deuxième sonnerie retentit. Elle se trouve bien là, comme dans un refuge où personne n’est là pour la regarder, ni pour la juger. Elle regarde sa montre et constate que cela fait vingt minutes qu’elle a quitté sa classe. Elle sort des toilettes, passe à la Vie Scolaire, récupère un billet de retard et file en Maths. Quand elle arrive en cours, tout le monde la regarde étrangement. La professeure la questionne des yeux. Elle lui tend le billet et se réfugie dans sa carapace.

Elle sort ses affaires et patiente. Elle attend que les minutes s’écoulent. Elle attend de ne plus être enfermée dans ce bâtiment, comme un lion en cage. Elle attend l’heure où elle pourra respirer l’air de dehors.

Elle n’a pas suivi la leçon de mathématiques. Le son de la sonnerie résonne dans le couloir, ce son si attendu. Elle lâche un soupir de soulagement. Elle commençait à trop s’énerver, regardant les oiseaux voler, dehors, libres, alors qu’elle, elle était là, comme une prisonnière, derrière la fenêtre du collège. Et sa boule recommençait à grossir dans sa gorge.

Elle sort, ou plutôt, elle fuit. Elle ressent tellement le besoin de bouger. Elle s’échappe du bâtiment. S’évade de la cour de récréation. Elle se moque de tout : des heures de cours qu’il lui reste, de l’interdiction de sortir du collège, des heures de colle de la principale, de sa mère qui, en rentrant chez elle, pleurera, en lui reprochant d’être… elle. Elle s’en fout du temps que la police perdra en essayant de la retrouver, elle se fout de tout ce que la Terre pensera d’elle, elle s’en fout… de tout, de tout le monde. Ce qui compte… mais qu’est-ce qui compte ?

Elle part. Pas chez elle. Elle sait où elle va. Comme à chaque fois qu’elle s’échappe, elle a son itinéraire précis. Elle court, les cheveux au vent. Les voitures la frôlent. Elle sent le gaz, mauvais pour tout le monde. Et elle en veut à la société entière. Mais, non, il ne faut pas que ça recommence. Elle essaye de repousser cette nouvelle attaque. Elle accélère, pour fuir sa haine. Elle court. A fond. Jusqu’à… jusqu’où ? Jusqu’où parviendra-t-elle à courir si vite ? Courir jusqu’au bout du monde s’il le faut, courir jusqu’à ce qu’elle atteigne les étoiles, et même en dehors de la galaxie. Elle courra jusqu’à la nuit s’il le faut, le temps qu’il faut. Elle avance, une foulée puis une autre. Elle prend un petit sentier qui sort de la ville, en direction de la montagne. Elle ralentit, sentant que ses jambes la supplient. Son souffle retrouve son calme et se pose sur le rythme de ses pas. Un pas devant l’autre. Elle regarde le paysage qu’elle connaît par cœur. Elle pourrait courir les yeux fermés. Elle essaye. Et pendant quelques secondes, elle ferme les yeux. Elle poursuit sa course. Elle adore courir. Pour elle, courir, c’est se défouler, c’est être dans un autre univers que celui du collège, si monotone… Mais maintenant, ce n’est plus important. Tout ce qui compte, c’est son avancée.

Elle entre dans la montagne. La température descend doucement. « La température chute ! dit-on. » Elle entend les paroles de sa professeure de sciences. Elle secoue la tête, refuse cette pensée, l’éloigne le plus loin possible. Mais décidément, elle n’arrive pas à écarter ces mauvaises visions de l’école, qui lui hantent l’esprit depuis qu’elle est petite. Elle secoue la tête, comme si la pensée s’accrochait à elle, et qu’elle voulait la faire tomber. Elle accélère, encore et encore, jusqu’à ce qu’elle n’en puisse plus.

Mais l’épuisement n’arrive pas et elle continue, continue. Rien ne la laisse en paix. Ses idées tournent en rond. Elle accélère encore, saute les branches qui lui font obstacle, se baisse là où les branches sont basses. Soudain, l’une d’elles lui gifle le visage. Elle interrompt son sprint brusquement. Comme si tout s’était arrêté. Comme si son cœur avait lâché. Comme si cette gifle avait tout stoppé. Net. Elle ne respire plus. Combien de temps va-t-elle rester ainsi, à l’arrêt ? Un filet de sang coule sur son visage. Lentement. Comme le temps qui passe. Elle s’écroule. Elle pleure longuement. Chaudement.

Elle essuie le sang avec ses habits. « Ma maman ne va pas être pas contente, pense-t-elle. Mais, je m’en fiche. Je m’en fiche de ma mère... » Elle se relève. Le sang coule toujours à petites gouttes. Elle arrache un morceau de son tee-shirt pour l’attacher en un bandeau autour de sa tête. Elle regarde autour d’elle. « Qu’est-ce qu’elle est belle, la nature ! » prononce-t-elle à haute voix. Mais, ça, elle le savait déjà. Elle pourrait tout lui donner, à cette nature. C’est sa deuxième maman, là où elle passe le plus de temps possible. Dès qu’elle fuit, ses pas la ramènent ici, à chaque fois. C’est comme une sorte d’instinct.

Elle marche, sans reconnaître vraiment l’endroit. Elle regarde alentours, puis décide de s’arrêter. Elle sort du sentier et descend dans les profondeurs de la forêt. Elle s’arrête, observe un arbre puis décide de monter dedans. Elle s’accroche. Elle sort ses griffes de chat, puis ses jambes de léopard. Ce n’est pas la première fois qu’elle fait cela. Elle grimpe, s’agrippe à l’arbre comme si elle ne voulait pas qu’il fuie sans elle, quelque part où elle aurait une vie tellement paisible... Le plus bel endroit… Elle essaye de monter le plus haut possible. Ses muscles crient, se plaignent de cette torture supplémentaire, mais peu lui importe. Elle continue de se donner mal. Elle irait jusqu’à la déchirure musculaire s’il le fallait ! C’est comme si aller en haut de ce chêne, c’était atteindre le paradis.

Elle est dans le houppier, enfin. Elle n’a cassé aucune branche. Elle a fait fuir sa haine dans le respect de l’arbre. Elle est bien, là. Elle ne bouge plus. Rien que son ventre qui enfle et qui désenfle… Elle s’allonge contre une grosse branche et regarde le ciel. Quelle beauté ! Quelle grandeur ! Elle se met à pleurer. Pour quelle raison ? Elle ne sait pas. Ses sanglots heurtent le silence de la forêt. Elle gémit, tout haut, s’adressant à personne ni à rien. « Qu’est-ce que c’est, ma vie. C’est quoi ? Rien, rien qu’une vie de taupe ! »

« Eh ho ! Calme-toi ! lui chuchote l’arbre. D’abord, je n’ai jamais vu une taupe monter à un arbre ! Ensuite, tu n’es pas seule ici ! Nous sommes des milliers d’êtres, petits et grands à vivre ici. Hier, est née une portée d’écureuils. Ils sont tout près de toi. Si tu pouvais les laisser dormir en paix, leur mère te serait reconnaissante. Sèche tes larmes ! Nous sommes là ! Nous t’entendons ! Enfin, voyons, que t’arrive-t-il ?»

Elle reste longtemps, figée, anéantie, mais en même temps bercée par la douceur du chêne. Elle contemple la lune. Les étoiles font leur apparition tour à tour. « Que la lune est belle ! Elle ressemble à une reine, entourée de ses danseuses, les étoiles. » Elle observe ce ballet longtemps.

« Mais qu’est-ce que tu faisais, j’ai eu trop peur ! » Sa maman la serre dans ses bras. Si fort. Elle est comme paralysée, la boule revient dans sa gorge. Elle ne peut plus parler. « J’ai même fini par appeler la police !! Mais, ce n’est plus important… Tu es là… Oh, mais tu es blessée ! Qu’as-tu fait ?... Viens, viens par-là, je vais te soigner. » Sa maman la prend par la main, l’emmène dans la salle de bain.

Avant d’en arriver là, elle était descendue de l’arbre, tard dans la nuit. Cet arbre l’avait bercée, avait réchauffé son cœur et apaisé ses pensées. Elle l’avait remercié, pour le réconfort qu’il lui avait apporté. Elle avait enfilé ses yeux de chat, et elle avait refait son parcours à l’envers, guidée par la lumière des astres d’abord, puis de la ville. Elle avait rejoint l’appartement malgré elle, là où sa maman et ses frères et sœurs l’attendaient, tous aussi inquiets les uns que les autres. Sa maman lui avait accordé les soins nécessaires.

« Merci Maman, marmonne-t-elle, lorsqu’elles sont dans son lit. » Sa maman lui sourit. « Promets-moi de ne plus jamais me faire ça… » Elle ne réagit pas tout de suite à ces mots. Comment ne pas refaire ça ? C’est si facile à dire, pense-t-elle. Lorsque sa maman sort de sa chambre, elle se lève, regarde « la vue » de son immeuble. La voilà encore une fois, derrière la fenêtre. « Que c’est moche, la ville. » Elle s’assoit sur son lit. Elle a déjà envie de courir. De recommencer son expérience. Mais, elle entend sa maman sangloter et se dit que pour elle, elle ne recommencera pas. Enfin, pas ce soir…

Le collège est pour elle un lieu non vivable. Un zoo pour animaux sauvages. Lorsqu’elle est enfermée dans cet établissement, la nausée la prend, le stress l’envahit, elle panique. Personne ne peut comprendre cette souffrance. On dit que l’école nous permet d’apprendre des choses. Oui, elle adore apprendre, seulement, il faut accepter d’être enfermé toute la journée, de vivre au milieu des autres, insouciants, immatures souvent, violents parfois, sinon, c’est peine perdue. Alors, il faut qu’elle parte, qu’elle s’échappe pour retrouver un endroit où elle se sent bien : dans les bras de la nature.

Elle, c’est moi.